

Parov Stelar, The Internet, Apparat, Rezz et 22 nouveaux noms s'ajoutent à la liste des artistes déjà programmés à la 34^e édition du Dour Festival qui se tiendra du 10 au 14 juillet.

CULTURE + MÉDIAS

Drôles de fêtes au Festival de Liège

SCÈNES Découvert au Festival de Liège, un Brecht lituanien débarque au National

► Oskaras Koršunovas transforme « La noce chez les petits-bourgeois » de Bertolt Brecht en une comédie destroy, un vaudeville imbibé de vodka.

► Parallèlement, le Collectif Greta Goetz organise un repas entre amis qui dérape totalement. Faites la fête qu'ils disaient...

CRITIQUE

Au lieu de subventionner le kérosène, la Belgique ferait mieux de placer ses billes au Festival de Liège. L'effet, pour le voyageur, serait le même, en beaucoup moins polluant. Prenez *Wedding* du lituanien Oskaras Koršunovas : la pièce vous propulse dans un salon de Vilnius, en plein mariage local, sans vous faire passer par la moindre compagnie aérienne. Réquisitionné pour jeter du riz sur les jeunes mariés et invité à partager les assiettes de douceurs qui inaugurent la cérémonie, vous voilà d'emblée catapulté dans les pays baltes.

« Vive les mariés ! », rugit le public, guidé par une chauffeuse de salle qui n'est autre que la sœur de la mariée. Musique tonitruante, robes clinquantes, orgie de crème fouettée, convives survoltés : la bringue menace vite de bringuebaler. Dans cette version de la *Noce chez les petits-bourgeois* de Bertolt Brecht, on se doute bien que le vin de table va tourner au vinaigre. Les époux, le père, la mère, la sœur ou les amis ont beau rivaliser de toasts et d'embrassades, personne n'est vraiment à la fête. En même temps que la table et les chaises vont peu à peu se fracasser et s'effondrer, le mince vernis de civilisation va se fissurer, laissant percer rancœurs et frustrations trop longtemps refoulées. Entre peinture naturaliste et comédie destroy, la pièce évoque une



Une sorte de Labiche anarchiste qui va crescendo dans la déglingue. © TOMAS IVANAUSKAS

sorte de Labiche anarchiste qui va crescendo dans la déglingue. De discussions plates et matérialistes sur les voitures allemandes ou les meubles en kit suédois, les personnages bifurquent vers des conversations de plus en plus rances. Allusion à la virginité compromise de la mariée, propos racistes, allusions obscènes, souvenirs déprimants, insultes voilées (« Va donc t'acheter un peu de cervelle ») : tout le monde se lâche. Derrière les farandoles et les

poèmes se devinent les couples broyés, les familles déchirées, les amitiés hypocrites.

Ce saccage en cascade, Koršunovas l'organise avec une sadique délectation. Beuverie généralisée, coucherie sous la table, bagarres alcoolisées : ses comédiens se vautrent dans ce jeu de massacre avec un flegme caustique d'abord, puis une décharge de pulsions désinhibées... et imbibées. On y déblatère sur le théâtre post-dramatique, on y improvise des prises de kung-fu, on cause aussi bien communisme et nazisme qu'Indiana Jones et Leonardo DiCaprio mais surtout, on négocie tant bien que mal

avec cette chienne de vie. Peinture baroque d'une communauté déboussolée, en perte de repères, *Wedding* permet toutes les interprétations : dépeçage en règle de l'amour et du mariage ? Satire sociale d'un milieu petit-bourgeois où l'on est parce que l'on a, où rien n'a plus d'importance que de posséder, que ce soit une Audi ou une femme ? Fresque de notre lâcheté humaine ? Libre à chacun de se faire une idée. ■

CATHERINE MAKEREEL

Wedding du 13 au 15/2 au Théâtre national, Bruxelles.

les afters La fête continue

Les amateurs de théâtre se sont donné rendez-vous à la caserne Fonck vendredi soir. Les afters du Festival de Liège ont commencé calmement du côté des Écuries avec un concert de Sarah Espour. Dans une ambiance feutrée, de nombreux amoureux du 6^e art se sont rejoints après le spectacle. « Des fois, on va boire un verre après la pièce, mais on n'est pas des grands sorteurs. Les grosses soirées, on ne les fait pas ou alors on y donne un coup d'œil mais on part assez vite », déclare François (50 ans) et ses amis. « On fait pratiquement tous les spectacles. Ensuite, on assiste à un concert et on boit un verre ou deux. C'est très agréable. Ça nous permet de découvrir des jeunes qui se lancent. C'est important de venir les soutenir », expliquent quant à eux Bernard (65 ans) et Lisette (62 ans). Mais ce soir, c'est une soirée un peu particulière, donc on reste un peu plus longtemps », soulignent-ils.

Une soirée un peu particulière, c'est peu de le dire. Un peu plus tard se tenait une boum masquée en soutien au Carnaval du Nord au Manège. Si dans l'ensemble, la plupart des spectateurs ont enchaîné théâtre et soirée, l'ambiance « masques et cotillons » en a incité plus d'un à venir faire la fête. Parés de leurs plus beaux masques, Denis (34 ans) et Sarah (38 ans) confient : « On n'est jamais venu voir un spectacle. On est juste là pour le carnaval. » Et ils sont loin d'être les seuls dans ce cas. Pour un groupe de copines quinquagénaires, l'ambiance carnavalesque les a surtout motivées « à sortir du lit en plein hiver plutôt que de rester en mode cocooning à la maison ».

Avec son boa rose fluo et ses gants couverts de strass et paillettes multicolores, Thueyn-Mai (40 ans) et sa fille Zia (19 ans) ont décidé d'improviser une sortie mère et fille : « Il n'y a même pas une demi-heure, on ne s'attendait pas à sortir et puis on a entendu parler de la soirée. Alors on s'est trouvé un costume et on est venues », mais la mère précise : « On n'a pas vu le spectacle avant. Soit on fait l'un, soit on fait l'autre. » Et elles ne sont pas les seules à être venues sur un coup de tête : « Les afters, c'est spontané ! Elles sont gratuites et l'endroit est sympa. On s'y retrouve entre amis, on boit un verre et on fait la fête », raconte Annick, 34 ans. Mais elle commente en plaisantant : « D'habitude, je vais surtout aux afters mais cette année, j'ai pris un pass donc je ne suis pas venue que pour ça ! »

Entre une *Tequila* des Champs et une *Lollipop* des Chordettes, l'ambiance bat son plein. Mais malgré cela, certains préfèrent rentrer tôt : « En fait, les années précédentes, j'allais surtout aux afters mais en vieillissant, je viens plutôt aux spectacles », constate avec humour Jane. Pourtant, à 32 ans, elle fait partie des plus jeunes personnes présentes.

Avec une moyenne d'âge qui varie entre 30 et 60 ans au cours de la soirée, les afters sont devenues l'un des rendez-vous inmanquables de la vie nocturne liégeoise. ■

CASSY MORANDI (st.)

découverte Réveiller le sauvage qui est en nous

CRITIQUE

Ambiance cool et détendue à la Salle B9 où un quintet de jeunes gens accueille le public dans une odeur de plats mijotés pour *On est sauvage comme on peut*. Tandis que les spectateurs s'installent dans les gradins, les membres du Collectif Greta Koetz bavardent, rigolent, chantonnet, apostrophent les arrivants comme ils le feraient avec des amis débarquant dans une soirée de fin de semaine. Pour un peu, ils nous inviteraient à rejoindre la table autour de laquelle ils vont s'installer pour un repas à la bonne franquette. Notre voisine de gradin se plaint, en riant, de n'être pas conviée à partager leurs agapes. Quelques minutes plus tard, elle aura changé d'avis, trop heureuse de pouvoir assister à cet échange à couteaux tirés sans être au milieu de la ligne de tir.

Quelque chose ne colle pas

C'est que, très vite, on sent que quelque chose ne colle pas. Installés autour de la grande table, les convives tentent de faire bonne figure mais le cœur n'y est pas. Normal quand on sait que cette petite réunion est la conséquence de l'absence au boulot de Thomas. Déprimé, ce



Et si, d'un coup, les convives d'un repas entre amis laissaient parler leurs pulsions ? © DOMINIQUE HOUCMANT/GOLDO

dernier entreprend de lire un poème, parle de son envie de mort et plombe sérieusement l'ambiance. Antoine lui transmet les amitiés des collègues du bureau et lui apporte même de petits cadeaux offerts par ceux-ci. Thomas fait mine de se réjouir mais il a la tête ailleurs. Sa compagne tente de faire bonne figure tandis que celle d'Antoine sourit béatement sans dire un mot. Quant au cinquième, musicien, il restera muet du début à la fin.

C'est là un des éléments originaux de ce spectacle où, par-delà un réalisme soufflant de justesse, on n'oublie jamais

d'affirmer qu'on est bien au théâtre. Le musicien, Sami Dubot, intervient de temps à autre à l'accordéon, au clavier ou pour faire chanter la petite bande comme de vrais pros du chant choral. Les personnages portent le nom des comédiens (Léa Romagny, Thomas Dubot, Antoine Cogniaux et Marie Bourin, tous impeccables), adoptent certaines de leurs caractéristiques et s'adressent au public directement.

Construit à partir d'impros par ces jeunes comédiens issus du Conservatoire de Liège, le spectacle plusieurs fois retravaillé, a gardé naturel et spontané-

té grâce à un jeu nourri d'improvisations s'appuyant sur une structure solide. Ainsi, la première partie, avec ses silences embarrassés, son convive grande gueule qui s'exprime sur tout, ses petites phrases toutes faites, est d'une justesse absolue et génère le rire à de multiples reprises. Qui n'a pas connu la gêne de ce genre de soirée où l'on se rend compte que personne n'a rien à se dire ? Puis tout bascule d'un coup. Soudain, tout se passe comme si les pensées intimes de chacun, soigneusement enfouies derrière le vernis de politesse et de bonne conduite, se matérialisaient au grand-jour. Morbides, érotiques, survoltées, gore... les scènes s'enchaînent dans un tourbillon de folie. On rit toujours... mais on est aussi cloué dans son siège par l'une ou l'autre scènes totalement inattendues.

Jusqu'au chant final, sur un champ de bataille ménagère dévasté, alliant étrangeté, musicalité, poésie et ultime piroquette. ■

JEAN-MARIE WYNANTS

On est sauvage comme on peut Le 21 février à la Salle B9/St Luc dans le cadre de Factory, les 24 et 25 février au Manège à Mons dans le cadre des Jeunes Pousses.

" On est sauvage comme on peut " : l'amour cannibale ***



« On est sauvage comme on peut » par le collectif Greta Koetz - © Dominique Houcmant

On démarre dans le quotidien de cinq jeunes bien sympas qui se font une petite bouffe, deux couples et un 'spectateur' musicien qui jouera tour à tour du clavecin et de l'accordéon, histoire de brouiller les pistes et les époques. Thomas est déprimé et agressif vis-à-vis de sa compagne Léa sous les yeux de Marie et Antoine, un bavard impénitent qui mobilise la parole jusqu'au moment où Thomas annonce qu'il veut mourir et demande que son corps soit dévoré par ses amis. Curieuse eucharistie ! Bref on passe du quotidien qui dégénère au mystique philosophique : les " souffrances du jeune Werther " se passent en groupe, un vieux fonds romantique et nihiliste, entre Musset et Rimbaud, refait surface mais avec des références actuelles. Il est question de Richard Durn qui en 2002 avant de se suicider, tire à vue sur tous les élus du conseil municipal de Nanterre parce qu'il est frustré dans sa " vie de merde " et " ne veut pas mourir seul ". Le côté morbide n'empêche pas l'humour, au contraire, ils ont partie liée. Le réalisme apparent du repas se nourrit d'abord de fables, de petites histoires latérales qui progressent insensiblement dans une horreur contrôlée : un vent de folie se lève sur le plateau et les petits sympas s'agressent, les couples éclatent sous nos yeux. Sang, larmes, vomissures, cannibalisme on n'échappe à aucun excès mais paradoxalement ils sont tous maîtrisés. Les violences sont comme une manière pour les couples de tenter la limite pour échapper au non-être et à la solitude. C'est un travail " collectif " où les garçons Antoine (Cogniaux), le bavard narcissique et Thomas (Dubot) l'agressif suicidaire tiennent le crachoir -belle présence vocale et physique- alors que les filles semblent subir. Mais il faut voir Léa (Romagny), toute petite, porter le cadavre nu de son amour et déployer des trésors d'intériorité et de " naturel " dans les situations les plus difficiles. Et Marie (Bourin) parvient à nous faire " avaler " des réalités répugnantes presque avec élégance ! Chacun(e) vit dans ce léger " décalage " théâtral, entre le réalisme apparent, parfois sordide et la fable existentielle absurde. La logique de la folie,

RTBF - 21 février 2019

assaisonnée d'humour et de paradoxale joie de vivre, dégage une belle énergie de jeu, que le clavecin et l'accordéon de Sami (Dubot) rythment en douceur. Épatant (qui épate) !

NB : Dommage qu'il faille attendre une saison pour une tournée digne de ce nom.

" On est sauvage comme on peut " par le collectif Greta Koetz .

-Festival de Liège (Factory) le 21 février

-Mars/Mons les 24/25 février

-Tournée : saison 2019/20 au National (prévue).

Christian Jade (RTBF.be)

04/02/19 à 13:38 - Mise à jour à 13:37

Critique théâtre: Jeunes pousses sauvages

Nicolas Naizy Journaliste

Quand un dîner d'anniversaire se fait banquet cannibale. *On est sauvage comme on peut* du Collectif Greta Koetz raconte le basculement dans une folie toute animale, la question de l'émancipation en filigrane.



© Goldo

"Je suis vraiment content que vous soyez tous là." Selon les situations, cette phrase d'apparence anodine peut être le fait d'un sentimental sincère ou d'un faux-cul. En tout cas, dans *On est sauvage comme on peut*, ces quelques mots ont le don d'installer un malaise qui va se prolonger jusqu'à la fin du spectacle. Pourtant l'heure est à la fête, c'est l'anniversaire de Thomas (Thomas Dubot) et pour lui faire la surprise, sa compagne Léa (Léa Romagny, remarquée dans l'excellent *J'abandonne une partie de moi que j'adapte* de Justine Lequette) a invité un couple d'amis. Mais était-ce une bonne idée de convier Antoine (Antoine Cogniaux) qui aime à étaler son bonheur, son fringant voilier et son amour pour

Belle du Seigneur devant Thomas en training de dépression?

Le mieux est peut-être de changer de conversation et de faire part de son enthousiasme pour le documentaire vu la veille sur les pingouins... "*Les manchots!*", ne cesse de reprendre Léa et cette obsession de la correction a le don d'énerver le jubilaire. Trop c'est trop, il annonce finalement qu'il va mourir et somme ses amis de dévorer sa dépouille. Voilà que le dîner d'anniversaire se transforme en un banquet cannibale. Et les personnages les plus éteints et leurs pulsions -sexuelles et animales- de se réveiller: Marie (Marie Bourin), la femme d'Antoine, sort tout à coup de son quasi effacement, et de nous expliquer la recette d'un gâteau amour bestial.

C'est de cette sauvagerie que nous parle le premier spectacle du jeune collectif Greta Koetz, celle que renferment les timides et les mal-dans-leur-peau, les dépressif et les effacés. Marie ne peut qu'acquiescer à la suffisance d'Antoine, Thomas n'en peut plus du *controlfreakisme* de Léa. "*De l'homme à l'homme vrai, le chemin passe par l'homme fou*", écrivait Michel Foucault. L'ensemble tient en effet ici d'une certaine idée de la folie qui n'est autre qu'une bête en sommeil. Son réveil est explosif. *On est sauvage comme on peut* ne manque pas de nous interpellier sur notre capacité à chavirer et à tout foutre en l'air, cocotte-minute qui ne demande pas mieux que d'être ouverte. Partant d'une situation banale, celle-ci devient totalement surréaliste et vorace, dans une deuxième partie qui ne manque pas de saignant, hormis quelques petits défauts de rythme. La comédie noire se fait film gore. Le tout mâtiné d'un humour bien senti, d'un sous-texte tendu, de personnages excellemment campés et la bonne idée d'intégrer à l'ensemble le "non-personnage" de Sami Dubot, musicien venant souligner au clavecin et à l'accordéon les moments forts. Carte de visite d'un groupe désireux de nous parler d'émancipation, la proposition nous rappelle une fois de plus que l'ESAC-Conservatoire de Liège, d'où est issue la distribution, est une excellente école d'acteurs. De belles promesses.

On est sauvage comme on peut, du collectif Greta Koetz. Le 21 février au Festival de Liège, les 24 et 25 février au Festival Jeunes Pousses de Mons Arts de la scène-MARS et en janvier/février 2020 au Théâtre National à Bruxelles.